

Citation style

Hautcoeur, Pierre-Cyrille: Rezension über: Christopher Kobrak, Banking on Global Markets. Deutsche Bank and the United States, 1870 to the Present, Cambridge: Cambridge University Press, 2007, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2012, 4.2 - Économie, S. 1175-1177, DOI: 10.15463/rec.903625671, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

liste a pu avoir, au travers de la question juridique, avec cette catégorie économique si étrange et pourtant si centrale et quotidienne qu'est la spéculation.

JEAN-YVES GRENIER

1 - Léon WALRAS, « La bourse, la spéculation et l'agiotage » [1880], repris dans P. DOCKÈS *et al.* (éd.), *Œuvres économiques complètes. Auguste et Léon Walras*, vol. 10, *Études d'économie politique appliquée. Théorie de la production de la richesse sociale*, Paris, Economica, 1992, p. 393-394.

Christopher Kobrak

Banking on Global Markets: Deutsche Bank and the United States, 1870 to Present
Cambridge, Cambridge University Press,
2007, xx-484 p.

Christopher Kobrak, professeur à l'École supérieure de commerce de Paris, propose un livre original par ses perspectives, riche en détails sur les capitalismes financiers allemand et américain, quoique peut-être incertain dans son champ d'observation et inachevé par rapport à ses ambitions. Celles-ci, suggérées par le titre et présentées dans la préface et le premier chapitre, visent à explorer les interactions économiques entre nations, en mettant en évidence le rôle des entreprises bancaires dans leur développement comme dans la création d'une culture internationale des affaires. Cette question très vaste – sans doute destinée aussi à attirer un lectorat plus large – est envisagée à partir de l'étude des différents types de rapports qu'une grande banque européenne, la Deutsche Bank, a entretenus avec les États-Unis. L'auteur s'appuie, en premier lieu, sur les archives de cette institution, complétées par celles d'Hermann Josef Abs (président à partir de 1957 durant plus de deux décennies) et d'autres archives publiques, ainsi que par une documentation de seconde main enrichie d'enquêtes orales pour la période plus récente.

Trois périodes différentes sont traitées, dans un plan essentiellement chronologique. La première partie commence avec la fondation, en 1870, de la Deutsche Bank par un groupe de banquiers privés allemands désireux de financer, à nouvelle échelle, le commerce

extérieur allemand. La Deutsche Bank n'en reste pas là et réinvente la banque universelle pour devenir en 1914 une des principales banques mondiales. L'histoire racontée ici est celle, beaucoup plus limitée mais passionnante, des investissements américains de la Deutsche Bank. Georg Siemens (le cousin de l'entrepreneur « électricien »), visionnaire enthousiaste, oriente très vite la Deutsche Bank vers les grandes affaires, et les États-Unis en pleine révolution industrielle sont un champ d'action idéal. En 1883, Siemens rencontre une autre personnalité charismatique du monde américain des affaires, Henry Villard, libéral allemand réfugié depuis 1848, avec qui la Deutsche Bank s'embarque dans les vastes projets de développement de l'Ouest américain (les chemins de fer Northern Pacific, par exemple). Fusions, faillites, restructurations se succèdent à un rythme haletant que C. Kobrak restitue remarquablement. Dans ces aventures comme dans d'autres – en particulier le développement du secteur électrique autour d'Edison – les dirigeants de la Deutsche Bank, Siemens, Arthur von Gwinner ou Edward Adams, sont en interaction constante avec des personnalités allant de John Rockefeller à John Morgan, en passant par tous les grands banquiers privés. Non sans éveiller régulièrement les inquiétudes des administrateurs allemands, les placements de titres américains en Allemagne se multiplient, et la Deutsche Bank devient l'intermédiaire principal par qui passent les exportations de capitaux allemands vers l'industrie américaine, exportations qui s'accompagnent de relations commerciales et industrielles (étroites quoique tendues dans le cas de l'industrie électrique du fait de la concurrence brutale qui oppose AEG, Siemens, Edison, Westinghouse, etc.).

Ce modèle risqué mais florissant est anéanti par la Première Guerre mondiale, dont l'auteur montre l'impact direct sur les opérations de la banque, comme les conséquences à long terme. La Deutsche Bank est accusée d'avoir ruiné les Allemands en aidant les Américains à acheter à bas prix des actifs allemands pendant l'inflation des années 1920 ; elle participe aussi activement aux « réparations américaines à l'Allemagne » (selon le titre d'un livre de Stephen Schuker) en organisant les

emprunts émis par les entreprises et collectivités publiques allemandes aux États-Unis pendant ces années. C. Kobrak détaille davantage ces opérations que le rôle de la Deutsche Bank pendant le nazisme, qui a donné lieu à d'autres travaux (d'Harold James en particulier¹), rôle qui lui vaut d'être démantelée en 1945.

La Deutsche Bank reprend vite de l'importance pour attirer les fonds américains en Allemagne. La réunification de la banque a lieu en 1957, presque simultanément au Traité de Rome et à la convertibilité du mark, deux événements qui vont donner l'occasion d'une reprise de son activité internationale. L'auteur décrit l'ensemble des implantations successives de la banque aux États-Unis : en partenariat avec d'autres banques européennes (dans les années 1960-1970) ou seule (après cette période). Il analyse son soutien financier aux exportations allemandes (Deutsche Credit Corp., 1982), sa prise de participation dans la banque d'affaires Capital Management International (1983), puis son rachat de l'Anglo-Américaine Morgan Grenfell (1983-1989). Le livre s'achève par le récit de l'acquisition de Bankers Trust en 1999, grâce à laquelle la Deutsche Bank devient un acteur majeur du capitalisme mondialisé.

L'ouvrage comprend un certain nombre de réflexions stimulantes sur les différences entre la jungle des affaires américaines et le jardin allemand impeccable dont la Deutsche Bank est le jardinier. Il offre aussi des vues stimulantes sur les transformations des formes de la mondialisation financière, affaire de quelques grands banquiers à la Belle Époque mais de marchés impersonnels et régulés au XXI^e siècle, où l'omniprésence de l'information fait que l'innovation, la rapidité et la technicité sont désormais la condition du profit. Ce monde, un peu idéalisé par l'auteur, est transformé par les financiers américains, et la Deutsche Bank hésite semble-t-il longtemps (jusqu'en 1998 finalement) mais se voit finalement forcée de plonger dans une aventure dont la fin n'est pas encore connue.

Fruit d'une longue réflexion non seulement sur son sujet, mais aussi sur le métier d'historien des affaires, le livre fait face à deux grandes difficultés en partie liées. L'une tient

à la tension entre l'histoire spécifique des opérations de la Deutsche Bank aux États-Unis et l'histoire plus générale de la finance internationale. La première n'est pas représentative de la seconde et illustre des éléments qui ne sont pas forcément les plus importants. Face à cette difficulté, l'auteur propose une solution technique de type pédagogique : introduire les chapitres par des éléments de contexte général, puis focaliser le propos sur la Deutsche Bank. Ce n'est pas entièrement satisfaisant car l'articulation entre les deux types de développement varie selon les particularités de l'activité de la banque allemande. Surtout, autre difficulté, les sources disponibles ne permettent pas toujours d'effectuer un changement d'échelle et de développer le contexte à partir des observations de la « vraie vie » à la Deutsche Bank. En effet, si les deux premières parties s'appuient sur les riches archives de la banque, la troisième recourt surtout à des documents publics et à des entretiens avec les dirigeants qui, par nature, rationalisent et synthétisent *a posteriori* plus qu'ils ne permettent de retracer les processus réels de décision.

C. Kobrak est sans doute conscient de ces difficultés, mais il ne discute guère (peut-être par crainte de décourager un lectorat non-historien) ni les orientations ou les limites que ses sources lui imposent, ni le déséquilibre qu'elles induisent entre les différentes périodes couvertes par son enquête. Or les archives de la direction générale, au cœur de l'enquête jusqu'en 1914, mettent en évidence des personnalités et des opérations décrites sur le mode des expéditions pionnières – l'Ouest de Karl May n'est pas loin –, plutôt que comme des mécanismes financiers ou des procédures comptables. Après 1945 au contraire, ce sont des taux de croissance et des stratégies portant sur des « lignes de produits » abstraites et segmentées qui focalisent l'attention, et, si une place de choix reste accordée à Hermann Abs, c'est sans doute parce qu'il a joué durablement un rôle central, mais peut-être aussi parce que ses archives ont été utilisées jusqu'aux années 1970. La disparition progressive du monde des réseaux personnels au profit de celui des organisations complexes, une des thèses de l'auteur, n'est-il pas, en partie, le

résultat de ce changement de sources, et donc d'échelle d'observation ?

Au-delà de ces interrogations, ce livre donne des aperçus nombreux et originaux sur le développement des opérations bancaires internationales, et sur leur rôle dans la croissance d'une grande banque. Si son hétérogénéité profonde frustrera nombre de lecteurs, elle reflète les hauts et les bas du capitalisme financier au XX^e siècle. Quoi qu'il en soit, ce livre mérite l'attention au moins pour son angle original, ses images saisissantes de l'esprit animant la Deutsche Bank dans ses premières décennies et ses descriptions des grandes aventures du capitalisme américain de l'époque des *robber barons*.

Enfin, on remerciera la Deutsche Bank de contribuer – par la qualité de ses archives et sa politique d'ouverture – à donner au monde bancaire international l'exemple d'un respect et d'un intérêt réels pour le travail historique.

PIERRE-CYRILLE HAUTOEUR

1 - James H. DOUGLAS, *The Deutsche Bank and the Nazi Economic War against the Jews: The Expropriation of Jewish-Owned Property*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Youssef Cassis

Crises and Opportunities: The Shaping of Modern Finance

Oxford, Oxford University Press, 2011, XVI-200 p.

Se plaçant au lendemain de la crise de 2008 qu'il considère – début 2010 – comme essentiellement achevée, Youssef Cassis, professeur d'histoire économique à l'Institut universitaire européen de Florence et l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire financière contemporaine, s'interroge sur les opportunités qu'ont pu offrir les grandes crises qu'a connues la finance internationale depuis la fin du XIX^e siècle pour la réorganisation ou la régulation des systèmes financiers.

Le livre comporte – outre une présentation historique de la banque Pache qui l'a subventionné, écrite par son directeur – une introduction et sept chapitres. Les deux premiers présentent les crises étudiées. Les cinq suivants

abordent chacun une question : la taille, la concentration et la performance des banques, la gouvernance bancaire, la régulation, la coopération internationale, les changements dans l'équilibre des pouvoirs au sein de la finance mondiale.

Les deux premiers chapitres racontent brièvement les huit crises considérées par l'auteur comme systémiques à l'échelle mondiale, à savoir la crise de la banque d'affaires londonienne Baring en 1891, la crise bancaire américaine de 1907, la crise financière de l'été 1914, les crises bancaires de la Grande Dépression des années 1930, l'instabilité financière du début des années 1970, la crise internationale de la dette de 1982, la crise japonaise de 1997-1998 et la crise de 2008. Ces crises d'envergure internationale doivent être distinguées des crises simplement nationales ou locales. Elles suivent généralement la séquence mise en évidence par Charles Kindleberger, allant de l'innovation financière à la crise *via* le développement de nouveaux produits, l'abus de leur usage puis la méfiance à leur égard et, enfin, la radicalisation plus ou moins rapide de la crise internationale. La perspective systémique adoptée par l'auteur justifie néanmoins de les étudier de manière séparée et approfondie.

Le troisième chapitre porte sur la manière dont les banques ont traversé ces crises. Les pouvoirs publics ont-ils sauvé les grandes banques considérées comme « trop grosses pour faire faillite » (*too big to fail*) ? Les crises ont-elles été suivies de vagues de consolidations bancaires ? Les banques ont-elles rapidement surmonté les crises ? L'auteur montre que très peu de banques importantes ont été libres de faire faillite, et ce depuis la fin du XIX^e siècle : les victimes réelles des grandes secousses financières ont été bien plus souvent les petites banques, spécialement durant la dépression des années 1930. Après les crises, les consolidations ont été fréquentes ; peut-on pour autant considérer qu'elles en sont le résultat ?

Le quatrième chapitre porte sur la gouvernance bancaire : dans quelle mesure les banques ont-elles été considérées comme responsables des crises (et sanctionnées) ? Les crises ont-elles affecté leur gouvernance ? L'auteur suggère que si la vindicte de l'opinion fut variable (et